

## **Vous avez dit : « populaire » ?**

**Author :** Alain-Gérard Slama

**Categories :** [Politique](#)

**Date :** 4 mars 2012

Le ministre de l'intérieur a soulevé récemment une certaine émotion en qualifiant le Front National de parti nationaliste et socialiste. On n'a pas besoin d'insister sur la faible pertinence de l'analogie que le rapprochement de ces deux termes voudrait suggérer. Le principal problème soulevé par le Front National est qu'il s'agit d'une formation couvrant un spectre sociologique qui fausse les perspectives parce qu'il n'a guère de précédent, à cet égard, dans l'histoire de l'extrême droite française. Si certaines de ses composantes ont des comportements racistes, elles n'ont rien de comparable avec les préjugés ethniques et religieux qui prospèrent plus particulièrement dans les pays d'Europe centrale délivrés de la domination soviétique. En fait, M. Guéant aurait soulevé beaucoup moins d'émotion et visé plus juste s'il avait caractérisé la formation française d'extrême droite comme un parti nationaliste et social. C'est ainsi que, vers la fin des années 1880, Maurice Barrès avait défini son engagement boulangiste, qui rassemblait à l'époque une partie des classes moyennes en déclin des banlieues urbaines.

Bien entendu, l'extrême droite d'aujourd'hui n'est plus celle de la fin du 19e et du début du XXe siècle. Là où le boulangisme était obsédé par le thème de la revanche sur l'Allemagne et choisissait les juifs comme boucs émissaires, le Front National adopte des positions tout aussi défensives, mais contre la mondialisation, et contre les populations musulmanes immigrées. Mais en dépit de ses accents modernistes, et de sa confiance retrouvée dans l'État, le Front National partage avec tous ses homologues européens un caractère commun : c'est un mouvement urbain nostalgique des solidarités rurales. En cela, il se distingue radicalement des mouvements populaires, d'inspiration ouvriériste, et désireux d'avoir leur part des acquis bourgeois de la modernité. Populiste s'oppose à populaire comme la nostalgie se distingue de l'espoir. Il renvoie à la définition organique du latin *plebs* (l'ensemble du corps social qui n'est pas noble), plutôt qu'à la notion institutionnelle de *populus* (l'ensemble des citoyens reconnus comme membres d'une même cité). Ce n'est pas un hasard si le populisme russe des années 1840 se voulait un communisme agraire ; pas un hasard non plus si le *People's party* américain défendait les intérêts des ruraux de l'Ouest et du Sud, face aux banques et au chemin de fer de l'Est. En Amérique latine, les expériences populistes de Vargas dans les années 1930 et de Peron après la guerre ont toutes reposé sur une idéologie corporatiste qui prétendait assurer l'ordre économique et social avec l'appui des paysans misérables émigrés vers les villes après 1918. En France, les ligues prirent pour thème, avant 1914, le procès de la corruption des villes et de la déshumanisation entraînée par la technique.

Bref, par opposition à « populaire », qui se veut tourné vers l'avenir, et s'affirme révolutionnaire ou

réformiste, la dénomination de « populiste » renvoie au passé. Pour le dire d'un mot, c'est du populaire en régression. On objectera que le tiers des ouvriers se porte aujourd'hui sur le nom de Marine Le Pen. Et il est vrai que si le populisme est devenu aussi dangereux, et s'il gagne partout du terrain en Europe, si les mythes qu'il incarne – les racines, l'identité, la communauté, l'unité – trouvent, à contre-courant du débat républicain entre la droite et la gauche, un crédit aussi surprenant, il le doit à l'indétermination de la frontière qui sépare sa vision du monde du contenu des aspirations populaires.

Dès lors, qu'on ne s'y trompe pas : les ouvriers qui se déclarent aujourd'hui favorables au Front National obéissent à des considérations très différentes de celles qui entraînaient vers De Gaulle les voix communistes. Ces dernières étaient séduites par le vocabulaire de l'expansion. Dans le vote populiste actuel, les ouvriers, confrontés à l'aggravation de la crise économique et financière partagent le sentiment de précarité et les angoisses des classes moyennes, auxquelles ils se sont intégrés. Ils redoutent pour leurs enfants la perspective d'un déclassement. Pour tous ceux qui rallient le discours du Front National, le thème de la crise de civilisation est associé au procès de l'individualisme et du matérialisme, jugés responsables de la corruption des élites et de la dégradation du civisme. Les électeurs du FN croient trouver, dans le programme de rupture avec l'Europe, de protectionnisme économique et de fermeture des frontières à l'immigration défendu par Marine Le Pen, une réponse au rêve immémorial d'une société harmonieuse, transparente et sans conflit. Loin de représenter l'émergence d'un extrémisme d'un type nouveau, qui se distinguerait de l'extrême-droite classique en recrutant davantage dans les catégories sociales détentrices d'un patrimoine, comme tendent à le penser, non sans arguments, Dominique Reynié, Michel Winock ou Pascal Perrineau, le populisme contemporain prend, en Europe, le relais des courants qui l'ont précédé, et il prolonge en France l'amalgame des sensibilités nationaliste, sociale et anti moderne (différence essentielle avec le bonapartisme, d'essence populaire et non populiste) qui a nourri, à partir de la fin du XIXe siècle, les rangs du boulangisme.